

BUREAUX: RUE NAIN, 1

ABONNEMENTS:

ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 18 fr.; Six mois, 33 fr.; Un an, 44 fr. LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr.; Six mois, 27 fr.; Un an, 34 fr. — L'abonnement continue, sauf avis contraire. ANNONCES: 25 centimes la ligne RÉCLAMES: 25 centimes — On traite à forfait

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

PROPRIÉTAIRE-GÉRANT: A. REBOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A Lille, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée; A Paris, chez MM. Havas-Laffitte-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8; A Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine et chez J.-B. PARDON et Fils, 26, Chaussée d'Alsemberg, à Saint-Gilles-Bruxelles

Heures de départ des trains à Roubaix à Lille, 5 43, 7 18, 8 45, 9 49, 11 46, m., 12 23, 1 58, 3 39, 5 13, 6 48, 7 28, 9 28, 9 38, 11 08 s. Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 38, 7 18, 8 45, 10 18, 11 23, m., 1 20, 2 45, 5 10, 5 38, 7 18, 8 23, 10 36, 11 28 Lille à Roubaix, 5 15, 6 55, 8 22, 9 55, 11 05, 12 57, 2 32, 4 47, 5 20, 6 55, 8 00, 10 13, 11 15 Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 05, 7 10, 8 05, 9 40, 11 35, 12 15, 1 50, 3 31, 5 05, 6 07, 7 20, 8 18, 9 28, 11 00 Mouscron à Lille, 6 52, 9 22, 11 20, 11 57, 3 13, 4 47, 5 49, 7 02, 9 05 DIMANCHES ET FÊTES: Tourcoing à Mouscron, 7 27, 7 36 soir; Mouscron à Tourcoing, 8 00 soir

BOURSE DE PARIS

DU 5 DÉCEMBRE	
3 0/0	62 60
4 1/2	89 25
Emprunts (5 0/0)	99 03
DU 7 DÉCEMBRE	
3 0/0	62 70
4 1/2	89 50
Emprunts (5 0/0)	99 25

ROUBAIX, 7 DÉCEMBRE 1874

BULLETIN DU JOUR

Nous donnons intégralement le premier discours de Mgr Dupanloup; il tiendra peut-être un jour la place d'honneur dans ses œuvres oratoires, et dès aujourd'hui on peut affirmer que c'est un des plus éclatants services que ce combattant des grands combats ait rendus à la France. Non seulement, nous recommandons à nos lecteurs cette page d'histoire, vengeresse, mais encore nous les supplions de la faire lire à d'autres; elle devrait même, nous semble-t-il, être lue publiquement, solennellement, dans toutes les maisons d'éducation libres et religieuses. Nous sommes aujourd'hui d'une ignorance crasse sur ce que l'Eglise catholique et la Monarchie ont fait pour l'enseignement en France, et quantité de gens de bonne foi, relativement instruits, ne se doutent pas de tout ce que la Révolution, la centralisation et le monopole ont causé de préjudices à la France intellectuelle. Le discours de l'évêque d'Orléans met en évidence les ruines accumulées depuis 1789, dans le champ de l'éducation nationale.

Citons ici quelques-unes de ces vérités historiques rappelées par Mgr Dupanloup, et oubliées, méconnues ou niées par les indifférents, par les hommes à préjugés, comme par les ennemis du Catholicisme et de la Royauté:

« L'Eglise! il en a été pour elle des lettres, des sciences et des universités comme de la charité, des établissements de bienfaisance et du défrichement de terres incultes. Nos Papes et nos évêques, de concert avec nos vieux Rois, voilà ceux qui ont été les fondateurs des universités en France...

« Qui a créé les Universités en France et en Europe? Nous, nous seuls, l'Eglise...

« Nous en avons fondé vingt-trois, oui, vingt-trois Universités libres et indépendantes les unes des autres, et indépendantes du gouvernement dans la mesure convenable...

« Dans l'ancienne France, la liberté de l'enseignement n'était pas dans les lois, mais elle était dans les faits, avec ces vingt-trois Universités libres et indépendantes; elle était dans les mœurs, et cela est préférable...

« C'est à dater de saint Louis que les Universités se fondent en France...

« Ces vingt-trois Universités ont été parées loin et fait enfin le dix-septième siècle et conservé en France, jusqu'à la veille de 89, notre suprématie littéraire, et ont servi de modèle à toutes les Universités étrangères, car nous en avons couvert la France et tous les Etats européens...

« Et la Convention, que fit-elle de cette suprématie intellectuelle de la France? tout périt sous la Convention! s'écrie l'orateur:

« Je dis: sous les coups de la Convention; car, il faut l'avouer avec conviction et douleur, tout cela n'existe plus, et ce n'est plus pour étudier nos lois que les Allemands nous visitent!...

« L'année même où la Convention immolait Lavoisier, André Chénier, comme avait été immolé quelque temps auparavant Bailly, cette année-là même, elle ravageait, elle déracinait tout dans le champ de l'instruction publique en France, non seulement quelques branches plus ou moins stériles, mais les rameaux les plus vigoureux et le tronc glorieux lui-même; non-seulement l'Université de Paris, mais les vingt-cinq universités provinciales, mais l'Académie française, l'Académie des inscriptions et belles-lettres, l'Académie des sciences, tout périsait, tout tombait à la fois, et cela sans pitié ni pour le génie, pour le peuple. Lavoisier demandait vingt-quatre heures de vie pour achever la solution d'un problème; les vingt-quatre heures lui furent refusées.

« André Chénier portait vivement la main avec tristesse à son front en disant: J'avais pourtant là quelque chose! Le sublime et infortuné jeune homme ne savait pas que ceux qui le tuaient ne voulaient pas qu'on eût là quelque chose!...

« D'un coup, l'instruction primaire, l'instruction secondaire, l'enseignement supérieur, tout fut déclaré laïque, obligatoire et gratuit, comme on le demande aujourd'hui, et tout fut anéanti.

« Et qui devint alors la France? La France, en fait d'instruction, devint un désert!...

« Sous la Convention, on n'apprenait même plus à lire et à écrire, et il n'y avait pas un cinquième de la population qui fréquentât les écoles.

« Comparant la France aux autres pays, en l'état actuel, l'évêque d'Orléans a eu mille fois raison de dire de la situation de l'enseignement français: « c'est une effroyable misère. » Et quand la Gauche a demandé qui avait éteint cette flamme du génie français, la voix vibrante de l'évêque a répondu: « c'est vous! c'est la Révolution! »

« A la Révolution qui a valu tant de désastres à notre pays, la France doit attribuer aussi l'abaissement des masses. Voilà ce qu'on ne sait pas assez, voilà ce qu'il faut répéter et bien faire connaître.

On nous écrit de Versailles, le 6 décembre, midi:

La cérémonie des prières publiques à l'occasion de la rentrée de l'Assemblée nationale a eu lieu avec une grande solennité, dans la chapelle du Château.

Le Président de la République, accompagné de tous les ministres et de deux aides-de-camp, s'est rendu au Château, en grand costume de maréchal, avec une escorte de cavalerie.

Il a été reçu sur le seuil de la chapelle par l'évêque de Versailles qui lui a présenté l'eau bénite.

L'évêque a également présenté l'eau bénite au président de l'Assemblée.

Le maréchal président et M. Buffet ont pris place devant deux prie-Dieu, déposés dans le chœur.

Le bureau de l'Assemblée, un grand nombre de députés et plusieurs hauts fonctionnaires assistaient à la cérémonie.

L'évêque de Versailles a prononcé une allocution dans laquelle il a appelé les bénédictions du ciel sur les travaux de l'Assemblée. Il a développé cette pensée que la politique était inséparable de la religion.

Mme Buffet a fait la quête pour les pauvres.

Les troupes formaient la haie dans la cour du Château.

A Paris, tous les corps constitués de l'Etat, en grande tenue, et escortés d'un piquet de cavalerie, se sont rendus à Notre-Dame, où ont eu lieu également des prières publiques.

ASSEMBLÉE NATIONALE

Suite de la Séance du 4 Décembre 1874.

LIBERTÉ DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

Mgr d'Orléans examine ensuite où en est l'instruction publique en Europe:

« Notre organisation est inférieure; comme ces messieurs l'ont dit hier, il y a là des détresses malheureuses et auxquelles il faut porter remède.

« Voyez l'Allemagne, qu'on vous citait hier: elle a vingt-quatre Universités vivantes et actives, avec de nombreux professeurs et des étudiants innombrables.

« Celle de Berlin, par exemple, comptait pour l'année 1868-1869, dans la seule Faculté de philosophie, qui répond à nos deux Facultés des lettres et des sciences, 58 cours sur des sujets différents faits par les professeurs ordinaires, 78 cours faits par les professeurs extraordinaires, et 53 autres cours faits par des professeurs privés. C'est un ministre de l'instruction publique, M. Duruy, qui nous a révélé ce fait dans un rapport présenté à l'empereur.

« N'est-il pas évident que ces foyers vivants et actifs des hautes études répandent partout dans les masses profondes de la jeunesse allemande le goût du haut enseignement bien autrement que nous ne pouvons le faire dans notre unique université et nos facultés de province? »

« En Angleterre, vous le savez, on compte un grand nombre d'universités: Oxford, Cambridge, Londres, Elymbourg, Glasgow, Dublin, et vous savez combien ces universités sont florissantes.

« Près de nous, à notre portée, un petit Etat, petit, mais libre, actif et prospère, la Belgique, dont hier on n'a pas parlé, selon moi, avec justice, — j'y reviendrai plus

tard, — la Belgique compte à Louvain, à Gand, à Liège, à Bruxelles, quatre universités rivales.

« L'Espagne, si troublée depuis tant d'années par les révolutions, l'Espagne, qui avait autrefois trente-six universités, en a dix encore.

« L'Italie en a douze.

« L'Etat pontifical, contre lequel tant de déclamations calomnieuses ont retenti, avait huit universités, dont trois de premier ordre, deux à Rome, une à Bologne, et cinq dans des villes importantes, comme Macerata, Pérouse, Ferrare, Urbino et Camerino.

« Eh bien, qu'avons-nous pour remplacer toutes ces richesses, tous ces universités? Nous avons dans notre unique université le monopole de l'Etat. L'enseignement supérieur est tout entier entre les mains de l'Etat, monopole pur et simple, exclusif et obligatoire. Car ce n'est pas seulement l'enseignement, c'est l'école qui est obligatoire; et voilà pourquoi je n'accepterai guère, pour ne pas dire que je n'accepterai pas, mais enfin j'ajudierai à fond le système que nous a proposé M. Paul Bart. J'avoue que j'ai une certaine prévention contre ce système, et la raison en est simple. C'est qu'aux maux qu'il déplore comme nous, il propose un remède qui, je crois, aggravera le mal, et qu'il ne demande pas à la liberté le secours dont nous avons besoin. Il demande des chaires et des professeurs, il déclare l'insuffisance des locaux. Et, à ce propos, je vous citerai un texte de lui qui est vraiment très curieux et très-douloureux. Voici ce qu'écrivait M. Paul Bert:

« La Faculté de médecine de Paris, qui a été organisée par deux ou trois mille élèves tout au plus, en compte plus du double. En résulte que ces élèves ne peuvent trouver accès ni dans les amphithéâtres, ni dans les laboratoires, où ils trouveraient l'instruction pratique si nécessaire, et qu'ils ne reçoivent pas...

« Ainsi, voilà trois mille jeunes gens envoyés avec confiance par leurs familles sur le pavé de Paris qui ne peuvent entrer dans leurs cours, qui demeurent à la porte, dans la rue, sur la place publique, où ils reçoivent des engagements qui ne valent pas ceux que leur donneraient leurs professeurs, s'ils pouvaient les écouter. (Très-bien! très bien! à droite.)

« Messieurs, c'est une effroyable misère, et remarquez que ce n'est pas la seulement: car il n'est pas question, comme le disait avec un bon sens profond et un esprit supérieur M. le général Chagarnier à Bordeaux: il n'est pas question de sonner des fanfares. L'enseignement primaire est dans un état aussi pitoyable. A Paris, votre grande capitale, votre tout, votre Paris, vous aviez, il y a dix-huit mois, quatre-vingt mille enfants qui ne pouvaient trouver place dans les écoles primaires, et qui étaient condamnés à rester dans la rue à la porte des écoles. A Marseille, il en est de même; dans d'autres grandes villes, de même. Voilà pourquoi je regrette profondément que la loi sur l'instruction primaire à laquelle nous avons travaillé, et qui pourrait remédier à ces maux. — Je l'affirme et je le démontrerai si cette loi vient à l'ordre du jour, comme je le demande... (approbation à droite). — voilà pourquoi je déplore qu'elle ne soit pas encore faite.

« Messieurs, tout cela est triste à dire, et ceux qui croiraient que je ne souffre pas profondément en le disant ne me connaissent pas.

« Je ne suis pas un homme qui aime à pleurer, mais je ne puis pas empêcher mes larmes de couler.

« Je ne suis pas un homme qui aime à pleurer, mais je ne puis pas empêcher mes larmes de couler.

« Je ne suis pas un homme qui aime à pleurer, mais je ne puis pas empêcher mes larmes de couler.

« J'ai passé ma vie à aimer la jeunesse studieuse; je dis la jeunesse studieuse et non pas séditieuse. (Très-bien! très-bien! à droite.) J'ai passé ma vie à aimer, à admirer la France; j'ai le goût de l'admiration; rien n'est plus doux pour moi que d'admirer, et venir à la fin de ma vie déplorer les maux que nous déplorons tous; cela est très-amer, croyez-moi. (Oui! oui! — Très bien! très bien! à droite.)

« Le fait, la vérité, c'est que les élèves mêmes manquent. Il y a une flamme qui ne circule plus; que voulez-vous que je vous dise? Cette flamme, vous l'avez éteinte. (Murmures à gauche.)

« Plusieurs membres à gauche. — Qui, vous? Qui?

« MGR DUPANLOUP. — La Révolution! (Exclamations et rires à gauche. — Vives approbations et applaudissements prolongés à droite.)

« Oui, la Révolution, quand elle a détruit vingt-trois Universités libres, indépendantes, qui existaient sur le sol de la France, quand elle a renversé l'Académie française, l'Académie des inscriptions et belles-lettres, l'Académie des sciences! (Nouvelles exclamations et désapprobations à gauche.)

« Plusieurs membres. — Et l'Institut? — Qui est-ce qui a fondé l'Institut?

« MGR DUPANLOUP. — Oui, vous avez éteint la flamme! Vous aviez, avant 89, plus d'élèves, plus d'humanistes, avec 24 millions d'âmes, que vous n'en avez aujourd'hui avec 36 millions d'habitants. Oui, il y a eu une flamme qu'il faut réveiller, et vous ne la réveillerez, Messieurs, que par la liberté, par l'émulation et par la concurrence.

« Vous parlez de l'Institut, mais laissez-moi vous dire que, sans le premier empereur, votre Institut n'aurait rien. C'est lui qui l'a créé; c'est là un fait certain, incontestable, c'est de l'histoire...

« M. BRAUSSIN. — En supprimant l'Académie des sciences morales et politiques.

« MGR DUPANLOUP. — Voici encore ce que disait, sur ce point précis dont je viens de parler, M. Duruy, un ministre de l'instruction publique que vous avez aimé, Messieurs... (Rires à droite. — Rumeurs à gauche.) Si votre amour n'y est pas, je n'insiste pas. (Nouveaux rires à droite.) Voici ce que disait M. Duruy:

« Les Facultés qui préparent directement à certaines carrières, aux carrières lucratives, il faut bien dire le mot, comme celles du droit et de la médecine, voient partout une nombreuse jeunesse autour de leurs chaires; mais les Facultés des lettres et des sciences sont, en plus d'un lieu, languissantes, et nulle part elles ne réunissent un public d'élèves assidus.

« Et rien ne ressemble chez nous à ces populations et vivantes Universités d'Outre-Rhin, où les maîtres abondent, et les élèves aussi.

« Il faudrait donner à nos professeurs, au lieu d'un auditoire flottant d'amateurs et d'oisifs, et sans cesse renouvelé, de véritables élèves.

« Eh bien, qu'il en soit de cette désertion des cours, de cet abandon de la haute culture intellectuelle, de ce mépris des études désintéressées, il y a des causes multiples; mais il y en a une sur laquelle je vois tomber d'accord, sauf de rares exceptions, les hommes les plus éminents et les plus compétents: c'est la centralisation et le monopole. Peu de temps après nos revers, l'Académie des sciences s'en est préoccupée; son attention a été attirée vers ce grave sujet, elle en a délibéré dans une assemblée

Feuilleton du Journal de Roubaix

DU 8 DÉCEMBRE 1874.

- 13 -

ANGELINE

PAR

CLAIRE DE CHANDENEUX.

(SUITE ET FIN)

— Je l'ai aimée promptement et beaucoup, il est vrai: j'étais aveugle. Je l'ai trouvée coquette, et je l'ai aimée; je l'ai trouvée avide, et je l'ai aimée; mais elle vous a fait souffrir, et mon amour s'est éteint! Croyez-moi, Angéline, le meilleur remède contre l'amour est le manque de bonté chez une femme!

« La jeune fille respira longuement, tandis qu'une rougeur brûlante éclatait sous la transparence de sa guimpe de mousseline.

« Je puis aimer, je dois aimer encore et mieux, car j'ai trouvé la foi pour ne plus la perdre! reprit Jules, dont une émotion vraie faisait trembler la voix. Angéline, vous qui avez éclairé

ma route, croyez-vous pouvoir m'aimer assez pour devenir ma femme?

— Jules, dit-elle en lui tendant ses deux mains, il y a aujourd'hui cinq ans que je vous vis pour la première fois dans le parc de Morancy, et depuis ce jour-là, je vous aime!

Un jour, le commandant de Lilepont, qui arrivait de Paris, entra dans le grand salon de Morancy avec un visage singulièrement rayonnant.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda nonchalamment la baronne en posant le livre qu'elle feuilletait.

— J'ai, ma chère cousine... j'ai... Mais d'abord, je suis ravi de la preuve d'attention que vous me donnez-là...

« Elle haussa légèrement les épaules, car elle ne se donnait même plus la peine d'être coquette avec son pauvre vieux cousin.

— Mais encore? dit-elle.

« Eh bien! j'ai revu notre ennemi, retour d'Europe, un peu vieilli, mais toujours beau garçon, et...

« Voulez-vous parler de M. Revel? interrompit Eliane avec violence.

« Très-certainement ma cousine.

« Alors, dites votre ennemi; il n'est pas le mien: une erreur fatale a pu seule nous séparer, et puisqu'il revient...

« Oui, une erreur fatale, profonde, et qui se creuse un peu plus chaque jour, grommela sournoisement le commandement.

— Où voyez-vous cela?

« Dans l'empressement de M. Revel à courir à la Royrière dès son arrivée, qui date bel et bien de deux mois déjà, et dans son exactitude à y retourner.

« Ah! il va à la Reynière! murmura sourdement Eliane, qui pâlit.

« Mon Dieu! ma cousine, vous ne voulez pas me croire quand je vous affirme que les Dubeuil sont d'excellentes gens et qu'Angéline est une fort jolie personne.

« Laissez-là les Dubeuil et Mlle de Morancy; où avez-vous vu M. Revel?

« Au café Riche, où nous avons déjeuné près l'un de l'autre. Après quelques hésitations assez naturelles, le voyageur réacclimaté a fini par accepter un régalia, qualité suprême, que je n'offre jamais qu'à mes intimes... ou à mes ennemis particuliers.

« Que vous a-t-il donc fait pour le traiter si mal... ou si bien?

« Il m'avait pris votre cœur, ma chère cousine, et... il me le rend.

« Bah! qu'en savez-vous? dit-elle rêveuse.

« Il la regarda tout ému; mais comme elle se taisait, il reprit avec animation:

« Au bout d'un quart d'heure de conversation, j'ai éprouvé pour cet ennemi détesté la sympathie la plus vive. Vous ne sauriez croire, Eliane, combien une confiance faite à propos

peut bouleverser violemment les sentiments d'un galant homme.

« Assez d'énigmes! s'écria Eliane, plus blanche que sa robe; que vous a-t-il confié?

« Confié... non, pas précisément, mais laissez clairement entendre qu'il est amoureux d'Angéline et qu'il va l'épouser.

« La baronne laissa tomber sa tête sur la poitrine.

« Angéline est trop vengée! murmura-t-elle avec une amertume infinie.

« Anatole de Morancy venait d'entrer brusquement, le cigare aux lèvres. C'était alors un petit jeune homme de treize ans, maigre, toujours laid et d'une parfaite impertinence. Il tendit le bout de ses doigts au commandant et vint embrasser sa mère, sans songer à retirer son cigare assez à temps pour ne pas s'aveugler par la fumée.

« Anatole, dit-elle, je vous avais prié de ne pas fumer chez moi.

« Comme il vous plaira. Alors je n'y entrerai pas souvent! répondit-il sèchement.

« Eliane releva sa tête abattue; une tristesse nouvelle se répandit sur son front; elle le regarda avec un mélange de tendresse et de reproche; puis, avec une énergie soudaine:

« Vous abusez de ma bonté, Anatole, et me punissez par trop de ma faiblesse pour vous. Il vous faut un maître, une direction, un second père enfilé, qui

réprimera les écarts de votre nature indisciplinée. Ce maître, ce père, le voici. J'épouse le mois prochain notre cousin de Lilepont!

« En achevant ces mots, elle tendit sa petite main au commandant avec un petit sourire.

« Celui-ci, éperdu de surprise et de joie, couvert de baisers cette main tant désirée, sur laquelle il n'osait même plus renouveler l'aveu de ses prétentions.

« Ah! par exemple! dit l'incorrigible Anatole avec un sourire dédaigneux, puisque vous voulez absolument un mari, ma petite maman! il fallait au moins le choisir plus jeune.

« Et, tournant sur ses talons, il sortit en chantonnant.

FIN.

Les observations, dues aux médecins les plus haut placés, sur l'efficacité du **Sirope pectoral de Pierre LAMOUROUX**, pour la guérison des rhumes et affections de poitrine, ont été commencées vers 1810, et se sont continuées depuis sans interruption. Nul médicament ne peut invoquer de meilleurs témoignages ni une expérience plus longuement consacrée par le temps. (Dépôt dans toutes les pharmacies de France et de l'Étranger.) 7811